Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

20/21 | 2000
Varia

Prisons à treize sous. Représentations de l'enfermement et imprimés de masse à la fin du XIX^e siècle

Dominique Kalifa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/216>

DOI : 10.4000/rh19.216

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2000

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Dominique Kalifa, « Prisons à treize sous. Représentations de l'enfermement et imprimés de masse à la fin du XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 20/21 | 2000, mis en ligne le 08 décembre 2016, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/216> ; DOI : 10.4000/rh19.216

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Prisons à treize sous. Représentations de l'enfermement et imprimés de masse à la fin du XIX^e siècle

Dominique Kalifa

NOTE DE L'AUTEUR

Une première version de ce texte fut discutée en janvier 1987 au séminaire « La prison républicaine », organisé par Michelle Perrot et Robert Badinter à l'EHESS.

- 1 En dépit de sa vocation à l'isolement et au silence, la prison est un lieu bavard. D'emblée pensée comme un espace problématique, elle a d'emblée été recouverte par les critiques, les commentaires, les projets de refonte ou de réforme qui édifièrent à son ombre une monumentale forteresse de papier, dont Michel Foucault a naguère explicité la fonction¹. Enquêteurs, hygiénistes, médecins, philanthropes, sociologues, hommes politiques et publicistes de tout ordre produisirent à son sujet une quantité considérable de discours, qui n'ont pas échappé à la riche historiographie de la prison contemporaine². L'immense production d'imprimés à bas prix et à large circulation qui se répandit dans le dernier tiers du XIX^e siècle accorda, elle aussi, une large place à l'espace et aux phénomènes carcéraux, à la mesure de l'intérêt que ces publications portaient par ailleurs aux affaires de crime et de délinquance. Maisons d'arrêt et centrales, détenus et bagnards, dortoirs et cellules firent donc assez rapidement irruption dans les colonnes des journaux à un sou, des livraisons et fascicules à quatre sous, puis des premières collections à treize sous qui essaimèrent chez Rouff, Fayard ou Tallandier dans les premières années du XX^e siècle. Partageant des modes de production proches ou analogues, imposés par les exigences de l'industrie culturelle (rationalisation et division du travail, standardisation, sérialisation), publiés sur les mêmes supports périodiques et éphémères, souvent l'œuvre des mêmes

auteurs qui circulent sans difficulté du fait divers au feuilleton, du roman au reportage, tous ces textes se ressemblent, parlent la même langue, alimentent le même imaginaire. Entrés ensemble et au même moment dans l'ère de la « reproductibilité technique », ils procèdent pour l'essentiel d'un même système de représentation, qui semble faire d'eux un même et unique intertexte³. L'attention portée aux images de la prison montre cependant qu'un tel principe ne peut être tenu pour systématique. A son sujet s'opposent en effet radicalement deux régimes de représentation : celui des journaux à grand tirage, qui diffusent de façon assez unanime le topos de la prison « de cocagne », paradis des malfaiteurs et véritable scandale moral ; celui des fictions « populaires », limitées ici au registre des récits criminels, qui ne s'émancipent que tardivement et de façon incomplète d'un imaginaire fortement empreint de romantisme social.

- 2 En examinant ici l'ampleur de ce malentendu et les logiques qui le fondent, on voudrait surtout contribuer, à partir de l'analyse d'une figure précise, à la réflexion concernant les jeux et variations du principe de représentation. Principal objet des débats historiographiques depuis une vingtaine d'années⁴, cette question continue en effet de nourrir une large partie des interrogations ou des inquiétudes des historiens français⁵. Si les analyses en ces termes se multiplient aujourd'hui, y compris hors du pré carré de l'histoire dite culturelle, l'indécision demeure souvent quant à la nature du « représenté » et aux mécanismes de la représentation. On assigne notamment à ces derniers, fréquemment pensés en termes de reflet, de *mimesis* ou d'homologie, la charge d'établir des relations d'ordre direct, ou linéaire, entre la représentation et ses référents « réels ». L'exemple retenu montre au contraire combien les représentations imprimées, de nature journalistique ou littéraire, ne s'inscrivent pas nécessairement dans une telle perspective, combien elles renvoient en priorité à elles-mêmes ou à d'autres systèmes de représentations⁶. Les aborder en historien exige donc d'élucider d'abord et peut-être avant tout leurs conditions d'élaboration, leurs régimes et leurs intentions propres de fonctionnement, les systèmes de contraintes économiques, sociales, idéologiques, qui pèsent sur elle et modèlent leurs contenus.

De la prison de cocagne...

- 3 L'image de la prison qui s'épanouit dans les colonnes de la presse à grand tirage à la fin du XIX^e siècle ne souffre guère d'ambiguïté. Si l'on peut y déceler quelques nuances de détail, l'essentiel des articles ressasse régulièrement le même topos insistant, centré sur le scandale à la fois moral et social que constitue les prisons « de cocagne ». Le thème, évidemment, n'est pas neuf. Dénoncer le luxe des prisons au nom d'une conception intimidante et exemplaire de l'enfermement est, au XIX^e siècle, une constante du discours pénitentiaire, resurgissant lors de chaque débat important sur le régime des prisons, la philosophie pénale ou l'état de la répression. Très prégnant dans les années 1840-1847, lors des discussions sur la prison cellulaire, un tel motif oriente pour partie la réflexion de la commission pénitentiaire qu'anime Tocqueville en 1844, et qui s'interroge notamment sur la place de la prison dans le règlement de la question sociale⁷. Dès cette époque fleurissent les opuscules dénonçant « le paradis des prisons »⁸ et le régime trop doux d'établissements décrits comme de joyeuses auberges ou des palais des délices. Et l'écho est profond de telles représentations.
- 4 Sous sa variante de la prison « hivernage » (des centrales trop confortables qui, au lieu d'intimider, attirent les candidats à la mauvaise saison, notamment dans les rangs des

vagabonds et des petits récidivistes), le thème est également présent dans les débats de la commission d'Haussonville⁹. Il acquiert une résonance particulièrement profonde lors des discussions et des controverses qui accompagnent le vote de la loi sur la relégation de 1885, en raison bien sûr de l'importance de ce texte dans la définition d'une répression républicaine, mais aussi de l'existence à compter de ce moment d'un imposant dispositif journalistique, qui entend bien faire entendre sa voix dans les questions sensibles de sécurité publique¹⁰. Associant étroitement le registre de l'indignation et celui de la déploration, cette image de la prison connaît alors une très forte progression, amplifiée par l'énorme diffusion qui est celle des quotidiens à grand tirage de 1885 à 1914. Aux motifs traditionnels (des cellules luxueuses, une nourriture opulente, des détenus « coq en pâte », une peine sans châtiment) se surajoute surtout un argument appelé à prendre, en régime démocratique, une épaisseur particulière : punis pour leurs crimes contre la société, les malfaiteurs bénéficient durant leur détention de conditions d'existence supérieures à celles dont jouissent les honnêtes citoyens. C'est ce « scandale » que dénonce par exemple un journal poitevin en 1893, indigné du contraste choquant entre les « chambres coquettes » de la prison cellulaire de Niort et les masures misérables des paysans de la région, de l'écart séparant les menus « raffinés » qu'on y sert et les soupes frugales de l'Ouest rural¹¹.

- 5 A compter de 1895, la mise en service de la nouvelle prison de Fresnes¹² donne à de telles représentations une audience extrême. « Nous sommes rentrés dans cette voie funeste qui consiste à bâtir des prisons qui ressemblent à des palais, déclare à la chambre le député progressiste Georges Berry, l'un des premiers à faire des questions de sécurité publique un usage proprement politique. Il y a là des bains très luxueux tels que beaucoup de parisiens même aisés n'en ont pas chez eux »¹³. Deux ans plus tard, avançant là une idée promise à un bel avenir, le député Lorient estimait que les détenus étaient mieux traités que les soldats¹⁴. « Fresnes est matériellement plus confortable à habiter que les casernes », surenchérit en 1910 le Dr Lejeune¹⁵. Que les bandits et les rôdeurs, « qui ne méritent que des coups », bénéficient d'un confort, d'un régime, d'un luxe largement supérieur à celui dont jouissent les jeunes conscrits et les soldats, qui se sacrifient pour la défense de la patrie, constitua rapidement, au regard des journaux, un inacceptable scandale qu'il convenait de dénoncer inlassablement. La double décennie qui précéda la Grande Guerre vit donc se multiplier les commentaires indignés sur ce consternant régime pénitentiaire. Le décrier offrait d'ailleurs une bonne raison de publier un nouveau reportage sur l'univers des prisons, sans être suspecté de complaisance, de voyeurisme ou de perversion du sens moral. Comme dans le cas des récits d'agressions ou d'attaques nocturnes, ces propos « politiques » permettaient de donner une cohérence médiatique, et de reformuler en fait de société ce qui demeurait le plus souvent des non-événements. Ainsi ce reportage à la Santé où, après avoir signalé le régime de faveur dont bénéficiaient les condamnés à mort, le journaliste évoque celui des autres détenus, et notamment celui des prévenus, qui fait l'objet de remarques particulièrement indignées : « Le matin ils mangent une soupe maigre, le soir un plat de légumes copieux. Le jeudi et le dimanche, on leur donne 100 gr de viande désossée. Sur 100 prisonniers, il s'en trouve bien 80 qui ne trouvent pas chez eux un régime aussi sain et aussi abondant. Aussi un grand nombre d'entre eux ne redoutent pas de venir passer ici la mauvaise saison. Ceux qui ne trouvent pas la nourriture suffisante sont à même d'améliorer leur ordinaire par le produit de leur travail. Ils peuvent, par exemple, faire et coudre des cahiers. Cette besogne leur est payée 1 franc 15 le mille au minimum et 2 francs 40 au maximum. [...]. On le voit, MM. les criminels qui attendent à la prison de la Santé que le parquet les fasse bénéficier d'un

non-lieu ne sont pas à plaindre. Ils ont même à leur disposition un instituteur arraché à la maison qui complète leur instruction, parfois même un peu contre leur gré. Qu'on ne s'étonne pas, après cela, que la détention ne leur fasse pas peur ! »¹⁶

- 6 À l'argument traditionnel d'un milieu carcéral criminogène s'ajouta bientôt celui d'une prison directement responsable de l'essor présumé de la criminalité. Ces propos, rapidement, se hissèrent au rang de leitmotiv, donnant prise à des démonstrations extraordinaires : « Non seulement on vit dans les prisons suivant les préceptes de la plus parfaite hygiène, mais encore on y fait de la sur-alimentation », note un journaliste qui s'efforce de chiffrer les dépenses des prisons parisiennes. Ses conclusions sont édifiantes : les prisonniers, qui coûtent quinze millions de francs, n'en rapportent que quatre tant leur travail est faible. C'est donc onze millions de francs que dépensent chaque année les contribuables « pour entretenir toute cette tourbe de criminels, de voleurs et de paresseux »¹⁷.
- 7 Associée à l'espèce d'évidence naturelle dont un tel propos était investi, la course à la surenchère que pratiquaient les journaux finit par emporter les appréciations plus mesurées. Au lendemain de la mise en service de Fresnes, les plus modérés des organes de presse s'étaient encore efforcés de conserver une certaine retenue. « On en a critiqué le confort ; c'est qu'on oubliait que l'amélioration des conditions matérielles des détenus est considérée par tous les spécialistes comme un des moyens les plus efficaces de prévenir les rechutes futures et de favoriser l'œuvre de reclassement », note l'éditorialiste du *Petit Parisien* en 1901¹⁸. Sept ans plus tard, le même Jean Frollo a tout oublié des arguments de la pédagogie pénitentiaire. Il peut alors écrire sans état d'âme que l'entretien d'un apache nous coûte deux francs par jour et conclure : « ils engraisent à ne rien faire »¹⁹. L'idée que les prisons étaient devenues « des hôtelleries confortables où le criminel se repose des fatigues du métier »²⁰, était devenue si courante qu'elle pouvait servir d'argument publicitaire, signe de la rapide banalisation du topos : « À la prison de Fresnes, on a pour les escrocs,/Toute sorte d'égard et le luxe y domine,/Quand tant de braves gens pâttissent, crient famine,/Là-bas, chaque cellule a son pain de Congo »²¹.
- 8 Associé à la dénonciation de la faiblesse et de la mansuétude des magistrats, cette question de la prison devient à la veille de 1914 l'un des constituants du thème alors très porteur de la crise de la répression²², et de la politisation des questions de sécurité qui en résulta. Pensé comme l'une des manifestations du droit et du devoir de punir, cet investissement médiatique du thème de la prison châtimeut contribua ainsi à fissurer le fragile équilibre réalisé en 1885 entre les partisans de la pédagogie pénitentiaire et ceux de la punition exemplaire et de la politique du « débarras ».

... au sépulcre

- 9 C'est une toute autre prison que découvrait le lecteur lorsqu'il laissait glisser son regard vers le bas de la page, vers ce rez-de-chaussée où prospéraient les feuilletons quotidiens. Davantage que dans les chroniques ou les faits divers, la prison y est un lieu stratégique, omniprésent, décrit avec un pointillisme qui surpasse largement celui des reportages journalistiques. Autant que les tapis-francs, les hôtels du faubourg Saint-Germain ou le théâtre des assises, elle est un élément essentiel de la topographie feuilletonesque. Tous les établissements parisiens sont donc visités avec la même insistance et le même réalisme cru, aux sources d'un stéréotype lui aussi hautement productif. Le lecteur, s'il est attentif, n'ignore rien de l'architecture ou du fonctionnement de tous ces

établissements. Qu'il s'agisse de sa physionomie avant ou après la rénovation du milieu des années 1860, le dépôt de la préfecture de police n'a plus guère de secret pour qui a lu *Les Nuits du Boulevard* de Pierre Zaccone ou *Les Loups de Paris*, de Jules Lermina²³. Tous les personnages des romans criminels y font au moins une halte, et celle-ci se prolonge volontiers lorsqu'il s'agit des salles réservées aux femmes, ce local odieux où se presse « une foule bizarre, interlope et cosmopolite, loqueteuses, mendiante, pierreuses et romanichelles »²⁴. Qui veut connaître Mazas n'a qu'à feuilleter *Le Veilleur des morts* de Turpin de Sansey ou les *Mémoires d'un déporté* de Théodore Labourieu, ou encore quelques-uns des fascicules des *Bas-fonds de Paris* d'Aristide Bruant²⁵. Ils donnent de l'établissement d'exhaustives descriptions : configuration extérieure, cellules, couloirs, règlement, nourriture, et jusqu'aux taux de suicide que l'administration y enregistre. Pour la Grande-Roquette, le meilleur guide est encore Pierre Zaccone, mais l'on peut faire confiance à Adolphe Belot, ou Georges Grisou, fait-diversier et feuilletoniste, qui a ramassé ses *Souvenirs de la place de la Roquette*²⁶. On obtiendra une description précise de la prison militaire du Cherche-Midi et de son personnel en lisant *Secret* de Souvestre et Allain. Quant à l'étonnant dispositif panoptique de la Santé, « bâti d'après le principe du rayonnement », il fait l'objet de l'attention scrupuleuse de Maurice Leblanc²⁷.

- 10 La plus fréquentée de toutes les geôles parisiennes demeure cependant la prison pour femmes de Saint-Lazare. Il n'est guère de feuilletoniste qui n'ait visité l'établissement au moins une fois, et nombreux sont ceux qui s'y installent durablement²⁸. Saint-Lazare fait partie de ces noms à haute charge symbolique qui viennent opportunément agrémenter un titre, un sous-titre ou au moins une tête de chapitre. C'est le cas notamment des de Ponson du Terrail, dont une section est intitulée « Saint-Lazare » et fournit de la prison de la rue du faubourg Saint-Denis une très minutieuse description : lieux, greffe, personnels, parloir²⁹. L'espace carcéral n'est pas non plus limité à Paris. Jules Mary explore la centrale de Clermont-de-l'Oise, René de Sieurac celle de Clervaux, Souvestre et Allain les geôles bretonnes de Brest, de Morlaix et de Rennes³⁰. Par-delà les frontières, voici la célèbre prison de Newgate, celles d'Anvers, de Louvain, d'Oldbailey, ou encore celle de Pentonville³¹, qui offre aux auteurs l'occasion de dispenser un cours de science pénitentiaire³². Car ces récits, ponctués de descriptions minutieuses, entretiennent une grande familiarité entre le lecteur et la prison, comme si l'une de leurs fonctions était précisément de l'instruire et de le tenir informé des différents rouages du système carcéral.
- 11 Leurs intentions, au vrai, étaient plus équivoques. Le souci du réalisme documentaire, du détail pittoresque ou technique, de l'entreprise de pédagogie populaire dont la littérature de grande diffusion est toujours porteuse s'y conjugue avec le désir de voyeurisme et d'exotisme social, à son aise dans la peinture de la contre-société carcérale. En émane une sorte de « réel » à la fois exceptionnel et ordinaire, banal et convulsif, à l'image de celui qui hante la chronique des faits divers. Il n'est guère étonnant dans ces conditions que l'établissement le plus prisé soit celui de Saint-Lazare, qui permet d'associer dans de sordides et ténébreuses affaires la prison, les femmes et la prostitution. La violence, la promiscuité, l'horreur de la société carcérale peuvent s'y déployer sans gêne, croiser le pathétique, l'exotisme et le documentaire, se teinter même d'une dimension un peu trouble et érotique, le tout sous couvert de la dénonciation d'une prison unanimement considérée comme « une honte pour Paris et pour la civilisation »³³. Certains auteurs se spécialisent dans ce type de représentations. Polygraphe prolifique, auteur de plus de 200 romans-feuilletons qui versent avec la même aisance un peu factice dans tous les

genres, Pierre Zaccone est sans doute le meilleur représentant de cette littérature des prisons, qui fait en effet de l'univers carcéral l'une des clefs de son imaginaire. Non seulement des scènes de prison émaillent pratiquement tous les romans de Zaccone, mais il en fait l'argument central de nombreux récits, parmi lesquels *Une Haine au bain* (1863), *Les Mystères de Bicêtre* (1864), *Le Condamné à mort* (1866), *Un drame sur les pontons* (1872), *La Cellule n° 7* (1881), *La Recluse* (1882). À tel point qu'il ressent chemin faisant le besoin de publier une sorte de traité sur cet univers des bagnes qu'il fréquente depuis si longtemps, comme s'il s'agissait d'offrir à ses collègues une documentation peu à peu amassée³⁴.

- 12 Les représentations de la prison que diffusent ces romans s'avèrent surtout très différentes de celles colportées par la presse. Pour l'essentiel d'entre eux, ces récits présentent la prison comme un lieu de désolation. Elle est l'endroit du règlement le plus strict et le plus pointilleux. Ni le hasard, ni la discussion, n'ont leur place ici. L'existence des détenus y est corsetée par un ensemble de normes, de formalités, de prescriptions interminables. Partout, il n'est question que d'inscriptions, d'écrou, de fouilles, de cartes administratives, de permis de communiquer. « Le bandit comprenait évidemment qu'il était désormais pris dans un formidable engrenage »³⁵. Les règlements intérieurs sont draconiens, appliqués par un personnel intraitable et qu'il n'est pas imaginable de corrompre. A la prison de Brest, des « mégères à face de brutes », à Saint-Lazare « des gardiennes sans amabilité » qui « donnent des ordres sans réplique » et « font rentrer les prisonnières à coup de poings »³⁶.
- 13 Enfermé dans cet étouffoir, le détenu sombre vite dans les affres de l'isolement, du silence et de l'accablement. Rares sont ceux qui échappent à l'écrasement carcéral. Ancien bagnard, prototype de l'homme fort et du Génie criminel qui s'impose peu à peu dans la littérature fin de siècle, Rocambole est lui-même frappé par l'effet de la prison, à la Conciergerie d'abord puis surtout Mazas. « Celui qui eût pénétré à l'improviste dans sa cellule, eût été frappé de sa pâleur et de son abattement. [...] Il avait mal aux nerfs, il avait même pleuré... ». La raison, explique l'auteur, en est dans la dureté du régime auburnien. « Le système cellulaire est peut-être le plus terrible de tous les systèmes pénitenciers. Toujours seul, le prisonnier a bientôt perdu sa force morale et son énergie physique. Lorsqu'il arrive à l'instruction, il est à moitié vaincu par avance »³⁷. Les Surhommes du crime qui lui succèdent font généralement la même expérience douloureuse. Les esprits les plus forts peuvent un moment tenter de tromper ces sentiments, et ironiser par exemple sur le régime de Santé-Palace. Il leur faut déchanter : « L'extraordinaire, le génial, l'invisible héros se morfondait, comme les autres, entre les quatre murs d'une cellule, écrasé à son tour par cette puissance formidable qui s'appelle la Justice et qui, tôt ou tard, fatalement, brise les obstacles qu'on lui oppose et détruit l'œuvre de ses adversaires »³⁸. La métaphore de la tombe, du sépulcre, s'impose avec d'autant plus de force que ces personnages sont de purs actants dont l'existence ne se conçoit que projetée dans le mouvement. L'effet de la prison est accablant. Il broie même les plus forts, à l'image de Fantômas. « Les murs de la prison, épais, impénétrables, semblaient peser sur lui d'un poids écrasant. Par moment, il se prenait le front à deux mains et il soupirait alors profondément, emplissant sa poitrine d'air, comme s'il eut brusquement l'impression qu'il étouffait et qu'il allait mourir misérablement, là, dans ce cachot »³⁹.
- 14 Pour lutter contre ces sentiments, il reste le travail, agent essentiel de la transformation carcérale. Mais les romans populaires ne s'y attardent que très peu. Au vrai, rien ne resurgit de ce qui fait alors l'actualité des controverses pénitentiaires, qui s'imposent pourtant dans les mêmes années comme un véritable enjeu « moral » et politique. Ni la

question du travail, ni celles de la lecture ou de l'amendement ne traversent ces récits. Si le réalisme documentaire et pittoresque est omniprésent, il ne concerne que les lieux et les modes de fonctionnement, et encore a-t-il tendance à escamoter peu à peu tout ce qui n'est pas directement en relation avec la cellule, qui suffit à symboliser la prison. C'est pourquoi d'ailleurs, à l'exception du bague, cet autre thème fixé de la tradition feuilletonesque, ces récits ne disent rien des colonies pénitenciaires, de la « prison aux champs » ou des autres formes d'enfermement. Souvent réduite aux dimensions de la cellule, la prison est vidée de son environnement intellectuel ou social pour demeurer le lieu de la réclusion. Deux thèmes peuvent alors s'y déployer. Celui de la contre-société carcérale, qui réactive sans grande originalité les représentations de la nation souterraine ou de la monarchie d'Argot. Dans la meilleure tradition de l'exotisme des bas-fonds, l'accent est mis sur la langue des prisons, la violence et la promiscuité, les terribles formes de solidarité ou de contre-solidarité qu'engendrent la réclusion et l'exclusion.. L'autre principe actif concerne les effets individuels et moraux de la vie carcérale, le cycle destructeur qu'elle initie, les logiques mêlées d'accablement, de résignation et de régénération qu'elle met en œuvre.

Filiations et réadaptations

- 15 Un tel écart entre représentations littéraires et représentations journalistiques apparaît d'autant plus surprenant qu'on sait la filiation presque naturelle qui s'établit entre reporters et feuilletonistes. Souvent d'anciens journalistes, ou entretenant avec eux des relations soutenues, écrivant pour les rédactions des grands quotidiens, trouvant dans les faits divers ou les enquêtes de presse le matériau de leurs propres récits, les romanciers industriels s'inscrivent en effet largement dans le même *continuum*. Nombreux d'ailleurs sont ceux qui, comme Jules Lermina, Georges Grison, plus tard Gaston Leroux ou Georges de Labruyère, exercent en parallèle les deux activités.
- 16 La raison en est à chercher dans la très forte codification rhétorique qui pèse sur ces textes. Né dans les marges du romantisme, le roman-feuilleton peine à s'affranchir des images héritées sur les fonts baptismaux. Quel que soit le genre professé, la prison demeure pour la littérature bas de gage cette métaphore du tombeau que lui a léguée l'imaginaire romantique⁴⁰. On sait combien le roman noir, le roman gothique ou le roman frénétique ont fait de la prison, aux côtés de la lande et des châteaux en ruines, un des éléments principaux de leur environnement, et combien la trace en perdure chez Hugo, Nerval ou Borel. Maître du romantisme et du roman historique, Walter Scott poursuit la veine qu'il illustre dans sa très célèbre *Prison d'Edimbourg*⁴¹. Le romantisme social lui emboîte le pas. Cachot, oubliette ou cellule du condamné à mort, la prison devient cet espace éminemment problématique où la société, explicitement confrontée à ses marges, voit se concrétiser nombre de conflits essentiels : ceux du devoir et du droit, du pouvoir et de la révolte, de la morale et de la loi. C'est en ses murs donc que peuvent également se réaliser le rachat, la régénération ou la rédemption. Des *Derniers jours d'un condamné* à *Marie Tudor* ou à *Lucrèce Borgia*, elle s'impose ainsi comme un des lieux privilégiés du drame hugolien. C'est en prison encore que Lacenaire construit sa légende, en prison que Fabrice trouve le bonheur, en prison qu'Edmond Dantès puise son énergie. Que l'on songe encore à l'immense retentissement de *Mes Prisons* de Silvio Pellico, paru en 1832, et dont les rééditions se succédèrent dans la France de Juillet, pour apprécier toute la vigueur de cette figure dans l'imaginaire romantique⁴².

- 17 Pour la majeure partie des textes relevant des genres « populaires » (romans d'aventures criminelles, historiques, sentimentales ou sociales), la représentation de la prison ne se démarque que très peu du modèle romantique, et de l'inspiration christique qui le fonde. Outre la fonction déjà évoquée d'exotisme et de marginalité sociale, elle demeure ce tombeau, ce sépulcre dans lequel se conjuguent deux logiques de représentation, le supplice et le salut, la désolation et la rédemption. Elle offre d'un côté une forte charge pathétique, centrée sur la représentation de la souffrance et de la misère morale, de l'autre une capacité à la dynamique romanesque par la mise en scène de la régénération intellectuelle et morale. C'est ainsi par exemple que la prison devient, dans cette série emblématique du roman-feuilleton que sont *Les Drames de Paris*, l'un des lieux stratégiques où se réalise une large part importance de l'alchimie romanesque. C'est à Saint-Lazare que la belle Marton, fille perdue, se porte au secours d'une innocente broyée dans une odieuse machination et entame sa progressive rédemption ; c'est enchaîné au bagne de Cadix que Rocambole opère sa Résurrection⁴³.
- 18 C'est donc à la permanence de cet imaginaire romantique dans la production feuilletonesque du second XIX^e siècle qu'il convient d'attribuer la paternité du contraste observé. Sans doute quelques inflexions sont-elles repérables. Très prégnant dans le registre sentimental ou le roman « de la victime », un tel modèle tend à s'atténuer dans la production plus moderne de romans d'aventures policières qui émergent à la Belle Époque. Pour des raisons à la fois internes, relatives à leur économie narrative (les héros qui l'animent ne peuvent moisir trop longtemps sur la paille humide des cachots) et externes (se distinguer du style, perçu comme vieilli et naïf, du romantisme social, pour souscrire à des formes plus modernes), le roman de police cherche à s'émanciper des représentations colportées par la tradition feuilletonesque. Il n'y parvient qu'à moitié. Lieux, institutions et logiques carcérales y demeurent, on l'a dit, fortement tributaires des traditions rhétoriques. Seules quelques nuances apparaissent çà et là, notamment dans la représentation des directeurs d'établissements pénitentiaires, toujours montrés comme des bureaucrates incompetents et pusillanimes. Mais autant qu'une concession au discours ambiant sur la crise de la répression, un tel propos procède du faible crédit que la littérature accorde par tradition aux univers professionnels. C'est davantage dans le sort réservé à la fonction punitive de la prison que se signalent les écarts les plus sensibles. Tout se passe en effet, dans les grands cycles du début du siècle, comme s'il s'agissait de détourner la prison de sa tâche initiale. De sa cellule de la Santé, Arsène Lupin par exemple parvient à « mener une de ces campagnes de presse où il excellait », puis à y coordonner un cambriolage⁴⁴. Même objectif pour Fantômas, qui s'astreint à transformer sa cellule en moulin et y réussit le plus souvent. « Sa prison serait un hôtel d'où l'on sortirait à sa guise pour vaquer à ses occupations et où l'on rentrerait lorsqu'on n'avait plus besoin de sa liberté »⁴⁵. Brisant l'isolement, déjouant la surveillance, les héros de romans policiers affirment leur liberté en ridiculisant le système. Ils se rapprochent en cela, sur le mode plaisant, du topos alors fleurissant dans la presse. L'évasion, rapidement, devient donc le seul horizon possible de la prison. « Arsène Lupin devait s'évader. C'était inévitable, fatal. On s'étonnait même que cela tardât si longtemps »⁴⁶, et la formule vaut pour la plupart des romans Belle Époque. La prison n'est plus qu'un lieu transitoire, une sorte de halle d'attente précédant l'évasion. Le vocabulaire en témoigne qui, aux termes de réclusion, préfère ceux plus temporaires de détention ou d'enfermement⁴⁷. Mais si l'on peut interpréter de telles variations comme des concessions à l'air du temps, à la dénonciation si courante alors de l'inopérance de la prison et de la

répression, on peut tout autant les considérer comme une simple soumission aux schémas traditionnels du roman d'aventures auxquels Féval, Dumas ou Ponson du Terrail avaient recouru avant eux. Et si d'aventure, l'évasion s'avère impossible, c'est à la guillotine d'assurer la transition. Car seul le héros s'évade. Les autres, comparses, tricheurs ou sans-grade, quittent leur cellule dans le blâme du petit matin. Autre morceau de bravoure, le récit de l'exécution permet ici aussi de renouer avec les stéréotypes du romantisme social.

- 19 S'il hérite ainsi de multiples images, le roman policier rechigne toutefois à faire de la prison un espace problématique, et là se situe sans doute sa part d'innovation et de rupture. N'a-t-on pas déjà tout lu, tout écrit à son propos ? Saturé des représentations romantiques de la prison, le lecteur réclame autre chose. À l'humidité de la paille des cachots, il préfère l'exaltation de l'évasion ou le frisson de l'échafaud. La prison, de fait, se fige dans un immobilisme descriptif, pour devenir un simple espace transitoire, définition sans doute qui le caractérise le mieux. Mais pas davantage que le feuilleton sentimental, il ne relaye les dénonciations indignées que la presse quotidienne multiplie au même moment.
- 20 On voudrait, au travers d'un tel exemple, plaider d'abord pour un usage restreint ou raisonné des représentations, notamment littéraires, qui, avant de refléter ou de rendre compte de quelconques réalités, parlent d'abord d'elles-mêmes, de leurs traditions et de leurs codes, de leurs contraintes et de leurs intentions. Tant dans les faits divers que dans les feuilletons, la grande absente est d'abord la prison, escamotée au profit d'enjeux de représentation qui ne recoupent que partiellement ceux de l'institution carcérale. La chose paraît particulièrement limpide en ce qui concerne le roman-feuilleton, qui apparaît ici pour ce qu'il est, c'est-à-dire une forme littéraire née durant la monarchie de Juillet, en pleine effervescence du romantisme social, travaillée en permanence par les logiques rhétoriques qui l'ont engendrée, et dont elle peine à s'affranchir. Son imaginaire, en ce sens, n'est commandé ni par les convulsions de l'événement, ni par le souci de réflexion du réel, mais bien par les structures du langage et de l'écriture qui le portent, par les schémas narratifs, les codes, les images et les stéréotypes qu'ils produisent. Les mots sont ici porteurs d'une dynamique, d'une énergie propre, qui engagent auteurs et personnages à obéir aux suggestions du langage, à en suivre les fils⁴⁸. Ce qui ne signifie pas que l'auteur soit, en régime médiatique, un simple récitant, mais que les traditions génériques, les jeux de l'intertextualité et les exigences éditoriales mesurent sa liberté, l'engageant à se plier aux contraintes d'un imaginaire dont il est à la fois le produit et la source. Les auteurs des romans policiers du début du siècle signalent cependant la part d'autonomie qu'ils ont su négocier. Sans renier les traditions feuilletonesques qui constituent leur socle, ils y introduisent du jeu, croisant les influences pour produire des représentations peut-être mieux adaptées aux exigences du moment. En même temps qu'elles permettent à des auteurs en mal de légitimité d'afficher leur distinction, ces procédures montrent assez bien comment du « populaire » émergea progressivement le « policier »⁴⁹.
- 21 Les modes de fonctionnement du discours journalistique apparaissent tout autres. S'il ne reflète pas davantage les réalités de la prison, il exprime en revanche clairement les intentions et les ambitions des quotidiens à grand tirage : investir la vie de la cité, affirmer leur rôle dans l'organisation du discours social. Tout comme la question de la sécurité publique dont ils s'emparent dans les mêmes années⁵⁰ la prison constitue pour eux un objet privilégié pour réaliser ce dessein. À la très haute productivité d'un propos

fondé sur un schéma simple (constater un dysfonctionnement « scandaleux », dénoncer les responsabilités manifestes, puis énoncer quelques solutions de bon sens) s'ajoute en effet son apparente neutralité politique, son aspect de question d'intérêt général ou public. Associée à beaucoup d'autres causes, petites ou grandes, la question de la prison venait ainsi contribuer à lester les quotidiens d'une parole publique et d'une autorité politique croissantes.

- 22 Une telle approche ne vise nullement, on l'aura compris, à récuser les approches en terme de représentations. Elle invite seulement à les envisager moins dans une relation d'ordre mécanique, verticale, qui conduirait du réel à sa figuration, ou vice-versa, que dans un ensemble complexe et horizontal d'interdépendances, reliant entre elles des représentations de nature et d'intentions diverses. D'où la nécessité de penser d'abord les régimes de représentation et leurs systèmes de contraintes internes. Ce qui ne signifie évidemment pas que ces dernières n'aient pas d'incidence sur le monde sensible. À un moment où le pays s'enracine dans la démocratie et où le corps social émerge, notamment par l'intermédiaire du journal et des lectures de masse, comme un des acteurs décisifs du nouveau jeu démocratique, des questions comme celles de la prison ou de la fonction de la répression constituent des enjeux politique essentiels. Et si la fiction n'est pas le réel, elle est aussi ce qui sert à penser l'expérience, dont elle est en ce sens largement constitutive.

NOTES

1. Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
2. Voir notamment Michelle PERROT [dir.], *L'impossible prison. Recherches sur le système pénitentiaire français*, Paris, Le Seuil, 1980 ; Patricia O'BRIEN, *Correction ou châtiment. Histoire des prisons en France au XIX^e siècle* (1982), Paris, PUF, 1988 pour la trad. fr. ; Jacques-Guy PETIT, *Ces peines obscures. La prison pénale en France, 1780-1875*, Paris, Fayard, 1990 ; Jacques-Guy PETIT [dir.], *Histoire des galères, bagnes et prisons, XIII-XX siècles. Introduction à l'histoire pénale de la France*, Toulouse, Privat, 1991 ; Robert BADINTER, *La prison républicaine*, Paris, Fayard, 1992 ; Jean-Claude VIMONT, *La prison politique en France. Genèse d'un mode d'incarcération spécifique, XVIII-XX^e Siècles*, Paris, Anthropos, 1993 ; Christian CARLIER, *La prison aux champs. Les colonies d'enfants délinquants du nord de la France au XIX^e siècle*, Paris, L'Atelier, 1994.
3. Je renvoie sur ce point à *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Fayard, 1995, p. 106.
4. Marquée par la publication du numéro des *Annales ESC* (1979-6) consacré à l'histoire de l'imaginaire, le lancement de la revue californienne *Representations* et la tenue du colloque de Cornell sur l'histoire intellectuelle (Steven KAPLAN et Dominick LACAPRA [dir.], *Modern European Intellectual History : Reappraisals and New Perspectives*, Ithaca, Cornell University Press, 1982), l'année 1980 rouvre à ce propos un nouveau cycle de discussions.
5. Voir par exemple l'introduction de l'ouvrage d'Antoine de BAECQUE, *Les éclats du rire. La culture des rieurs au XVIII^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, ou les études réunies sur cette question par Michèle Riot-Sarcey, à paraître dans un prochain n° de la revue *Romantisme*.

6. Ce que Guy Rosa avait, au sujet de la littérature, bien souligné dans les pages mêmes de cette revue : Guy ROSA, « Histoire sociale et roman de la misère, Les Misérables de V. Hugo », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* n° 11 1995 pp. 95-110.
7. Sur ce point, voir Jacques-Guy PETIT, *Ces peines obscures*, ouvrage cité, pp. 239-245.
8. Voir notamment A. CERFBERR de MEDELSHEIM, *La vérité sur les prisons. Lettre à M. de Lamartine*, Paris, 1844, cité par J.-G. PETIT, ouvrage cité, pp. 655-656.
9. Bernard SCHNAPPER, « La récidive, une obsession créatrice au XIX^e siècle », dans *Le récidivisme*, Paris, PUF, 1983, p. 44. Voir aussi R. BADINTER, ouvrage cité.
10. Sophie DIEHL, *La question « sécuritaire » à Paris de 1880 à 1885, maîtrise d'histoire* (sous la dir. de D. Kalifa), université Paris 7, 1999. Sur l'importance de la loi de 1885 dans la mise en œuvre d'une répression républicaine, voir Martine KALUSZYNSKI, « Le criminel à la fin du XIX^e siècle : un paradoxe républicain », dans A. GUESLIN et D. KALIFA [dir.], *Les exclus en Europe, 1830-1930*, Paris, L'Atelier, 1999, pp. 253-266.
11. *Le Mémorial des Deux-Sèvres*, 16 décembre 1893, cité par Frédéric CHAUVAUD, *Les criminels du Poitou au XIX^e siècle. Les monstres, les désespérés, les voleurs*, Poitiers, Geste Editions, 1999, pp. 90-91.
12. Christian CARLIER, Juliette SPIRE et Françoise WASSERMAN, *Fresnes, la prison. Les établissements pénitentiaires de Fresnes : 1895-1990*, Fresnes, Écomusée, 1990 ; Christian CARLIER, *Histoire de Fresnes, « prison modèle ». De la genèse aux premières années*, Paris, Sirois, 1998.
13. J.O., *Chambre, Débats*, 20 novembre 1896, p. 1161.
14. *Ibid.*, 31 janvier 1898, p. 256
15. LEJEUNE Dr., *Faut-il fouetter les apaches ?*, Paris, Libr. du Temple, 1910, p. 40.
16. *Le Petit Journal*, 28 mai 1902.
17. *Supplément illustré du Petit Journal*, 3 novembre 1907.
18. *Le Petit Parisien*, 17 octobre 1901.
19. *Le Petit Parisien*, 4 avril 1908.
20. Alfred FOUILLÉE, *La France au point de vue moral*, Paris, Alcan, 1900, p. 191.
21. « Prison smart », *Le Petit Parisien*, 22 février 1900.
22. Je renvoie sur ce point à mon texte, « Magistrature et crise de la répression à la veille de la Grande Guerre (1911-1912) », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n° 67, juillet-septembre 2000, pp. 43-59.
23. Pierre ZACCONE, *Les Nuits du boulevard*, Paris, Dentu, 1876 ; Jules LERMINA, *Les Loups de Paris*, Paris, Dentu, 1876.
24. Pierre SOUVESTRE et Marcel ALLAIN, *Le Mort qui tue* (1912), Paris, Laffont, 1971, p. 47.
25. Louis-Adolphe TURPIN de SANSEY, *Le Veilleur des morts*, Paris, Pache et Deffaux, 1868 ; Théodore LABOURIEU, *Mémoires d'un déporté*, Paris, Fayard, 1874 ; Aristide BRUANT, *Les Bas-fonds de Paris*, Paris, J. Rouff, 1892.
26. Adolphe BELOT, *Le Roi des Grecs*, Paris, Dentu, 1881 ; Georges GRISON, *Souvenirs de la place de la Roquette*, Paris, Dentu, 1883.
27. « Au centre de la partie principale, il y a un rond-point d'où convergent tous les couloirs, de telle façon qu'un détenu ne peut sortir de sa cellule sans être aperçu aussitôt par les surveillants postés dans la cabine vitrée qui occupe le milieu de ce rond-point. Ce qui étonne le visiteur qui parcourt la prison, c'est de rencontrer à chaque instant des détenus sans escorte, et qui semblent circuler comme s'ils étaient libres. En réalité, pour aller d'un point à un autre, de leur cellule, par exemple, à la voiture pénitentiaire qui les attend dans la cour pour les mener au Palais de Justice, c'est-à-dire à l'instruction, ils franchissent des lignes droites dont chacune est terminée par une porte que leur ouvre un gardien, lequel gardien est chargé uniquement d'ouvrir cette porte et de surveiller les deux lignes qu'elle commande. Et ainsi, les prisonniers, libres en apparence, sont

envoyés de porte en porte, de regard en regard, comme des colis qu'on se passe de main en main ». Maurice LEBLANC, 813 (1910), Paris, Hachette, 1960, p. 214.

28. Quelques exemples parmi beaucoup d'autres : Charles MÉROUVEL, *La Fièvre de l'or*, Paris, Dentu, 1897 ; Eugène MORET, *L'Orpheline de Saint-Lazare*, Paris, Dentu, 1886 ; *Les Mystères de Saint-Lazare par une ancienne détenue*, Paris, Baillif, 1891 ; Adolphe BELOT, *Une femme du monde à Saint-Lazare*, Paris, Dentu, 1891 ; P. SOUVESTRE et M. ALLAIN, *L'Évadée de Saint-Lazare*, Paris, Fayard, 1912.

29. A. PONSON du TERRAIL, *Les Nouveaux drames de Paris : La résurrection de Rocambole*, (1865-1866), Paris, R. Laffont, 1992.

30. Jules MARY, *La Pocharde... !*, Paris, Librairie illustrée, 1898 ; René de SIEURAC, *Le Crime d'Argenteuil*, Paris, 1896 ; P. SOUVESTRE et M. ALLAIN, *L'Arrestation de Fantômas*, Paris, Fayard, 1912.

31. Respectivement : Pierre ZACCONE, *Les Misérables de Londres*, Paris, V. Benoist, 1874 ; P. SOUVESTRE et M. ALLAIN, *Le Train perdu*, Paris, Fayard, 1912 ; P. SOUVESTRE et M. ALLAIN, *Le Magistrat cambrioleur*, Paris, Fayard, 1912 ; P. SOUVESTRE et M. ALLAIN, *Le Pendu de Londres*, Paris, Fayard, 1911

32. « C'est à Pentonville que le législateur anglais a pour la première fois, dès sa mise en vigueur, applique le principe de l'isolement, principe généralisé depuis dans la plupart des prisons du monde entier. C'est pour cela qu'on trouve à Pentonville d'immenses préaux, de larges cours où se promènent les détenus, mais auxquels ils accèdent, de leurs cellules respectives, par de longs couloirs étroits à seule fin de ne pas voir leurs compatriotes », *Le Pendu de Londres*, ouvrage cité, p. 349.

33. Maxime du CAMP, Paris. Ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Paris, Hachette, 1872, vol. 3, p. 52.

34. Pierre ZACCONE, *Histoire des bagnes, depuis leur création jusqu'à nos jours*. Brest, Toulon, Rochefort, Lorient, Cayenne, Nouvelle Calédonie, Paris, V. Bunel, 1870.

35. Pierre SOUVESTRE et Marcel ALLAIN, *Le Jockey masqué*, Paris, Laffont, 1971, p. 935.

36. P. SOUVESTRE et M. ALLAIN, *L'Arrestation de Fantômas*, ouvrage cité, p. 199 ; P. SOUVESTRE et M. ALLAIN, *L'Évadée de Saint-Lazare*, p. 95 et p. 98.

37. PONSON du TERRAIL, *La Résurrection de Rocambole*, ouvrage cité, pp. 563-564.

38. M. LEBLANC, 813, ouvrage cité, p. 207.

39. P. SOUVESTRE et M. ALLAIN, *La Guêpe rouge* (1912), Paris, R. Laffont, 1971, p. 67.

40. Victor Henri BROMBERT, *La prison romantique. Essai sur l'imaginaire*, Paris, José Corti, 1975.

41. Walter SCOTT, *La Prison d'Edimbourg, nouveaux contes de mon hôte*, recueillis et mis au jour par Jedediah Cleisbothma, Paris H. Nicolle, 1821.

42. *Mémoires de Silvio Pellico ou Mes prisons*, traduit de l'italien par O. Boistel d'Exauville, Paris, Gaume frères, 1833.

43. PONSON du TERRAIL, « Saint-Lazare », ouvrage cité ; PONSON du TERRAIL, *Les Exploits de Rocambole* (1858), Paris, Robert Laffont, 1992, pp. 875-876.

44. M. LEBLANC, 813, ouvrage cité, p. 257 ; M. LEBLANC, « Arsène Lupin en prison » (1905), *passim*.

45. P. SOUVESTRE et M. ALLAIN, *Le Policier apache*, Paris, Fayard, 1911, p. 283.

46. M. LEBLANC, « L'évasion d'Arsène Lupin » (1905), Paris, Hachette, 1960, p. 328.

47. Sur ce point, voir Jean-Paul COLIN, *Le roman policier français archaïque. Essai de lecture groupée*, Berne, Peter Lang, 1984, p. 235.

48. Je reprends sur ce point les analyses pénétrantes de Jean-Claude VAREILLE, *Filatures. Itinéraire à travers les cycles de Lupin et Rouletabille*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1980.

49. Sur le processus, désormais bien connu, de genèse par dérivation du roman policier, je renvoie aux analyses convergentes de Jean-Claude VAREILLE, *L'homme masqué, le justicier et le*

détective, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1989, et de Jacques DUBOIS, *Le roman policier ou la modernité*, Paris, Nathan, 1992.

50. Sur ce point, voir *L'encre et le sang*, ouvrage cité, pp. 264-269.

RÉSUMÉS

Alors qu'ils partagent des modes de production et un système de représentation largement convergents, quotidiens à grand tirage et littérature industrielle diffusent de la prison des images radicalement différentes. Au topos de la prison "de cocagne" que colportent les journaux répond dans les feuillets celui du sépulcre, hérité de l'imaginaire romantique. L'étude de cet exemple invite à poser la question des représentations imprimées dans leurs rapports à leurs traditions rhétoriques et à leurs intentions implicites davantage que dans leurs relations à leurs référents réels.

Pulp Prisons. Mass papers and representation of jail in late nineteenth-century France.

Even though mass newspaper et industrial literature share a very converging system of production and of representation, they spread out radically different images of jail : newspaper's stereotype of a jail of milk and honey versus pulp's image of a sepulchre, received from the romantic imaginary. The analysis of this example invites to think the question of printed representations in their relations with their rhetorical traditions and their intentions more than with their referents to reality.

INDEX

Mots-clés : Prison, Presse, Troisième République, Histoire culturelle

AUTEUR

DOMINIQUE KALIFA

Professeur d'histoire contemporaine à l'Université Rennes-2, Dominique Kalifa a récemment publié *Naissance de la police privée. Détectives et agences de recherches en France* (Plon 2000). Il achève actuellement, en collaboration avec Philippe Artières, *Vidal le Tueur de femme. Essai de biographie sociale* (à paraître chez Pion en 2001).
kalifa[at]uhb.fr